

Sylvie BASSOT-SVETOSLAVSKY

Présentation du livre de Luc Duwig *Mes intimes étrangers*¹

J'ai le plaisir de recevoir, aujourd'hui, Luc Duwig pour son livre *Mes intimes étrangers*².

Luc Duwig, quelques mots, tout d'abord, pour vous présenter.

Vous exercez, actuellement en qualité de psycho-oncologue au CHRU de Nîmes auprès de femmes atteintes de cancer du sein. Vous y avez été auparavant, médecin dans le service des Urgences, puis médecin-chef au service des Soins Palliatifs. L'urgence de sauver une vie, d'accompagner la vie au moment de la mort en qualité de médecin, d'accompagner des femmes en rémission de cancer du sein à une place de psycho-oncologue, démontre combien votre parcours professionnel (et personnel) est jalonné de la vie nouée à la mort, entre vie et mort. Aucun choix ne se fait par hasard et l'on entend mieux, à vous lire, ce qui a orienté vos choix professionnels.

En ce qui me concerne, le choix de votre livre a été déterminé par une rencontre fortuite. C'est en vous entendant présenter votre livre que j'ai pensé qu'il pourrait avoir une place dans le cadre de La Librairie de l'EpSF. Précisons toutefois que cet ouvrage en forme de récit n'est pas un livre de psychanalyse à proprement parler, et ne s'adresse pas, non plus, essentiellement à des psychanalystes. Il permet plusieurs registres de lecture et s'adresse donc à toute personne intéressée.

Entrons dans le vif du sujet.

Ce livre est dédié à votre mère. Il interpelle votre grand-père maternel, votre grand-mère maternelle douloureusement chérie ; mais au fond, ne s'adresse-t-il pas essentiellement à vous-même ? N'est-ce pas la quête éperdue d'une vérité, la vôtre ?

Le titre interroge et se présente comme un oxymore : mes intimes étrangers. Comment ce qui est intime peut-il être perçu comme étranger, si ce n'est dans la dimension inconsciente, à la fois intime et étrangère : extime,

¹ Cette soirée de la Librairie de l'EpSF s'est tenue à Nîmes le 4 octobre 2019. Ce travail est issu d'un groupe constitué de Bernard Angosto, Thierry Azéma, Sylvie Bassot-Svetoslavsky, Monique Delafont-Brun, Laurence Brisbarre, Danièle Nouaille, Sylvie Sabaton et Bruno Torchet.

² L. Duwig, *Mes intimes étrangers*, Paris, Carnets Nord, 2018.

dira J. Lacan. Le plus profond de l'être n'est-il pas à la fois ce qui nous est le plus étranger ?

Il me semble que ce livre a été écrit dans une urgence subjective, une urgence de mettre par écrit ce qui vous a habité, pendant toute votre enfance, votre adolescence et à l'âge adulte : un secret de famille, soigneusement caché concernant les exactions pendant la guerre de 39-45 de votre grand-père maternel, le père de votre mère (grand-père né allemand, naturalisé français lors de l'annexion de l'Alsace-Lorraine, condamné à mort à la Libération). Ce secret et le silence qui l'a accompagné, vous allez le traquer jusqu'en Argentine où s'était réfugié ce grand-père disparu sans que vous puissiez lui faire « rendre gorge ». La trahison suprême toutefois concerne la complicité de votre grand-mère maternelle adorée, née allemande, naturalisée française elle aussi, son épouse, pour sa participation à la Gestapo en tant que traductrice pour les Allemands et pour son absence de regrets au moment de sa mort. Le silence de celle-ci jusqu'à l'orée de sa mort, dans la confrontation au Réel d'un savoir impossible à dire (peut-être même démenti), a creusé en vous une blessure irrémédiable. Pourtant, vous avouez « je le savais au fond³ ». En effet, une relation très proche, voire fusionnelle s'était nouée avec elle depuis le début de votre vie.

À vous lire, ce qui m'est apparu par association d'idées, est un point commun avec le beau livre de Nicole Malinconi, *Séparation*, au sujet de son parcours analytique dans lequel elle évoque le magma, la confusion dans la relation à sa mère. Or, vous-même, vous employez aussi ce signifiant concernant votre grand-mère ainsi que celui de *tomber*. Vous dites au moment où la perspective de votre mort vous apparaît : « Cette nuit où il m'a fallu sortir du magma qui nous engluait tous les deux, où il a fallu que je tombe d'elle pour que les mots en souffrance dans les replis de notre corps à corps soient libérés⁴. » Gageons que cette séparation, cette déchirure qui libèrent les mots ne soient pas pour rien dans votre choix de la vie. Nicole Malinconi dira, elle, à son analyste, « il fallait que je tombe d'elle⁵ ».

Nous sommes faits de notre histoire et de l'histoire de ceux qui nous ont précédés. Pour autant, peut-on s'attribuer la responsabilité des méfaits de nos ascendants ? Bien sûr, il faut de longues années d'analyse pour faire la lecture de la part inconsciente de l'héritage que l'on avait fait nôtre et donc,

³ *Ibid.*, p. 145.

⁴ *Ibid.*, p. 161.

⁵ Nicole Malinconi, *Séparation*, Paris, Les liens qui libèrent, 2012, p. 142.

s'en détacher. C'est ainsi que vous pouvez dire, reprenant l'énonciation de votre psychanalyste, que nous ne sommes pas tenus de prendre tout l'héritage. Vous témoignez de combien vous avez éprouvé dans la jouissance de votre corps les crimes de votre aïeul et combien la honte, cette touche de Réel dira Lacan, et la culpabilité vous ont envahi.

La haine est toujours haine de l'Autre en soi, dira Jean-Pierre Lebrun dans *L'avenir de la haine*. C'est un processus inhérent à la condition humaine. « La haine se niche au cœur de l'être de chacun, non seulement du fait de la parole, au vide qui habite la parole, à l'Autre que d'abord, je suis⁶ ». Or, ce qui engendre la violence et aussi bien le meurtre, comme pour votre grand-père, est la jouissance de la haine, ce à quoi votre grand-père n'a pas renoncé, semble-t-il. Or, en vous identifiant à votre insu, à votre grand-père, vous prenez la haine sur vos épaules, vous la faites vôtre.

Freud, dans une lettre à Kurt Hiller du 9 février 1936⁷, écrit : « Lorsqu'un individu hait son père de façon intense et s'identifie néanmoins à lui, il en résulte une haine de soi et un clivage de la personnalité. » Certes, votre grand-père n'est pas votre père, mais vous êtes le premier enfant de vos parents et votre grand-mère a eu une fonction maternelle auprès de vous...

Au travers de votre histoire singulière, le parcours analytique effectué et la force de votre désir, à l'instant du désarroi absolu – celui de *l'Hilflosigkeit* dans ce rapport à vous-même de votre propre mort – vous ont permis de choisir la vie. Avec courage, vous évoquez le tour sur vous-même, les véritables motivations de votre choix de médecin confronté à la mort au quotidien et à l'agressivité que le corps abîmé de l'autre peut parfois susciter en vous.

Votre histoire singulière s'est nouée à la grande Histoire et aux effets du secret ou du démenti envers les descendants de nazis ou de ceux qui ont participé de près ou de loin à la Shoah. Beaucoup de livres en ont parlé⁸, chaque sujet y réagissant de façon singulière : Gudrun Himmler, la « Püppi du nazisme » (fille unique d'Heinrich Himmler dévouée jusqu'à sa mort à son père) ; la haine et le rejet de Rolf Mengele, le fils unique de « l'ange de la mort » ; jusqu'à ceux, nombreux, qui ont démenti farouchement, rompu ou pardonné... Plus proche de nous, Alexandre Jardin⁹ a encouru l'opprobre familiale en déchirant le voile de respectabilité dont s'était revêtu son grand-

⁶ Jean-Pierre Lebrun, *L'avenir de la haine*, Bruxelles, Fabert, 2013, p. 20.

⁷ E. Jones, *La vie et l'œuvre de Sigmund Freud*, t. III, Paris, PUF, 1969, p. 183.

⁸ Tania Crasnianski, *Enfants de nazis*, Paris, Pocket, 2017.

⁹ Alexandre Jardin, *Des gens très bien*, Paris, Le livre de Poche, 2017.

père (secrétaire de Laval au génocide des Juifs), toute sa famille, et notamment son père. En tout cas, ce n'est pas sans effet sur les sujets.

Quelle est la part d'apaisement apporté par l'écriture ? Vous avez souhaité écrire, publier à la cantonade cette histoire singulière alors que votre travail analytique vous permettait de dire. Pourquoi, alors, écrire ? Quelle articulation entre dire et écriture ?

Est-ce que l'écriture pourrait permettre ou vous a permis de tamponner la jouissance différemment de la parole dans la cure ?

Dire, c'est perdre la certitude, se confronter au vide ; écrire, aussi. Tel le plongeur dessiné sur la paroi d'une tombe au musée de Paestum, le petit corps qui s'élance vers le vide, vers l'inconnu. Pascal Quignard écrit dans son livre *Boutès* : « On reste stupéfait dans le coin de la cave, derrière l'escalier, dans l'ombre et la fraîcheur, tant le petit corps nu, net, sexué, semble déterminé alors lorsqu'il s'élance dans la mer Thyréenne vers la mort¹⁰. » Ne peut-on dire plutôt entre vie et mort ?

Dans un livre sur Maurice Blanchot¹¹, Emmanuel Lévinas écrit : « Écrire, c'est briser le lien qui unit la parole à moi-même, investir le rapport qui me fait parler à un Toi – « Se faire écho de ce qui ne peut cesser de parler. » Question du savoir inconscient et de la vérité ?

Condamné à mort par contumace pour crime de guerre, ce signifiant-maître court tout au long de l'ouvrage et tout au long de votre vie. Payer dans son corps pour la lâcheté et le crime de ce grand-père, pour une dette laissée impayée à sa descendance, dette redoublée par la trahison de votre grand-mère chérie (par sa complicité et sa participation à la Collaboration et même à la Gestapo en tant que traductrice.) Et pourtant, vous dites concernant votre grand-mère que vous le saviez inconsciemment. Jusqu'à sa mort, elle préservera le secret et ne manifesterà aucun regret. Était-ce pour elle, de l'ordre d'un démenti, du refoulement ou d'actes assumés ? Nous n'en saurons rien : comme le dit Hannah Arendt, que vous citez, dans *La banalité du mal*, nous avons tous une part d'inhumanité en nous-même. L'important n'est-il pas de la reconnaître et de ne plus en jouir ? C'est cela que vous attendiez de votre grand-mère faute de l'attendre de votre grand-père dont la trace a été perdue. « La vérité est une chose terrible, trop terrible quelquefois

¹⁰ Pascal Quignard, *Boutès*, Paris, Galilée, 2008, p. 12.

¹¹ Emmanuel Levinas, *Sur Maurice Blanchot*, Montpellier, Fata Morgana, 1975, p. 16.

pour que nous puissions vivre avec elle¹² », dira la journaliste Gitta Sereny à Theresa Stangl, la veuve de Franz Stangl, ex-commandant du Camp d'extermination de Treblinka.

Solder la dette de l'aïeul, la prendre à son compte, autant que faire se peut. Il s'agit pour vous de déposer les armes, faute d'apurer la dette. La dette symbolique, elle, est inextinguible et ne se paye qu'en étant désirant.

Marguerite Duras écrit dans son ouvrage *Écrire* : « On est seul jusque dans sa propre solitude. Toujours inconcevable. Toujours dangereux. Oui. un prix à payer pour avoir osé sortir et crier¹³. » Et elle ajoute, plus loin : « La solitude, c'est ce sans quoi on ne fait rien. Ce sans quoi on ne regarde plus rien¹⁴. »

Pour avoir osé braver cette solitude et pour nous avoir offert cet ouvrage, je vous remercie.

¹² Gitta Sereny, *Au fond des ténèbres*, Paris, Taillandier (Texto), 2017, p 533.

¹³ Marguerite Duras, *Écrire*, Paris, Gallimard, 1993, p. 64.

¹⁴ *Ibid.*